

La spiritualité, quête du sens

Discours du P. Professeur Georges Hobeika

Recteur de l'USEK

Pour la fête patronale de l'université

Pentecôte, 8 juin 2019

Honorable audience,

Dans l'approche philosophico-théologique de l'essence humaine, une évidence se dégage c'est que l'homme est multidimensionnel. Et la composante spirituelle se présente comme prédominante. Elle colore autrement toutes les harmoniques de l'être humain. Dès l'orée de la réflexion philosophique, on s'est aperçu que l'homme s'était saisi d'emblée comme projet métaphysique, abouché constamment à un au-delà dispensateur du sens et fondateur ontologique. La vie ici-bas s'appréhende comme un passage, une transhumance vers un autre mode d'existence. La vie spirituelle injecte nos quotidiennetés, tant heureuses que tragiques, de connotations existentielles transcendant les coordonnées spatio-temporelles, et mettant l'homme face à une destinée qui dépasse les déterminations particulières.

Inutile de signaler que de nos jours le terme « spiritualité » (du mot latin *spiritus*, esprit), se voit injecté de connotations terre à terre, diverses et contradictoires, notamment à partir du siècle des Lumières. Là-dessus, on pourrait citer, entre autres, le philosophe allemand marxiste Ernst Bloch (1885-1977), dans son ouvrage célèbre *Das Prinzip Hoffnung* (Le Principe Espérance), sorti en trois volumes de 1954 à 1957. Bloch préconise, dans son projet de nouvelle société, de transposer les immenses trésors, enfouis dans les religions qu'il considère comme les dépositaires des plus parfaites des utopies, dans une pensée sécularisée, prêchant un Royaume des Cieux sans Dieu, déposant Dieu de son trône céleste et mettant l'homme sur le piédestal de l'absoluité historisée et opérationnelle dans un temps fini. Et le nouveau Messie attendu se réduit à un sauveur économique et politique, sans plus.

Toujours est-il que la spiritualité, prise dans un cadre religieux, qui est effectivement le cadre originel, signifie être « *relié* » (religere « relier » en latin qui aurait donné le terme religion) à un « Etre Supérieur », à un être en amont et en aval de tout ce qui existe, à un « Dieu », au « divin ». Dans ce cadre, très précis, la spiritualité se déploie dans un champ relationnel et personnalisé avec cet « Etre Supérieur ». Elle comprend toutes les pratiques aussi bien intellectuelles que comportementales de nature à rapprocher l'homme de cet « Etre sublime » qui est « Esprit » par nature et confère à toute relation intime avec Lui une dimension spirituelle, libératrice de la pesanteur de la matière dans laquelle l'homme se surprend à être noyé. Ainsi, la prière, la méditation, les mortifications, l'ascèse, les actes de charité, le pardon, la réconciliation, l'amour universel, la paix intérieure, la rigueur morale, se présentent comme des « techniques » appropriées, indispensables pour transmuier la vie de l'homme en cheminement vectoriel vers un au-delà, clé de voûte de toute l'existence, antidote au temps destructeur et par ricochet dérivatif à l'absurde et au non-sens.

Là-dessus, Mircea Eliade, grand explorateur du subconscient religieux, nous laisse des analyses percutantes, révélatrices de la structure abyssale du « soi » de l'homme. Il dit en toutes lettres : « *Pour l'historien des religions, [...] tout rite, tout mythe, toute croyance ou figure divine reflète l'expérience du sacré [...]. "La conscience d'un monde réel et significatif est intimement liée à la découverte du sacré. Par l'expérience du sacré, l'esprit humain a saisi la différence entre ce qui se révèle comme étant réel, puissant, riche et significatif, et ce qui est dépourvu de ces qualités, c'est-à-dire le flux chaotique et dangereux des choses, leurs apparitions et disparitions fortuites et vides de sens"* (La Nostalgie des origines, 1969, pp. 7 sq.). *En somme, le "sacré" est un élément dans la structure de la conscience, et non un stade dans l'histoire de cette conscience. Aux niveaux les plus archaïques de culture, vivre en tant qu'être humain est en soi un acte religieux, car l'alimentation, la vie sexuelle et le travail ont une valeur sacramentale. Autrement dit, être – ou plutôt devenir – un homme signifie être "religieux" (ibid., p.9) »¹.*

Dans le sillage de l'approche de Mircea Eliade, la philosophe et psychanalyste franco-bulgare Julia Kristeva conduit une analyse saisissante du besoin naturel de l'homme de « croire ». Elle se demande : « *N'est-il pas surprenant que nos*

1. Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses, I, De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Payot, Paris, 1976, p. 7.

sociétés sécularisées aient négligé cet incroyable besoin de croire ? [...] Elle (l'écoute analytique) se contente d'ouvrir des perspectives d'observations et de théorisations qui, en permettant une compréhension plus complexe de l'appareil psychique, révèlent combien le besoin de croire est constitutif du sujet parlant, "avant" toute construction religieuse à proprement parler, et bien sûr à l'intérieur de la sécularisation elle-même. Un "chantier" à peine esquissé, et dont il nous revient de continuer l'édification. Car je suis persuadée qu'en prenant au sérieux ce besoin de croire pré-religieux, nous pourrions mieux affronter non seulement les dérives intégristes des religions dans le passé et jusqu'à aujourd'hui, mais aussi bien des impasses des sociétés sécularisées. »¹

Dans son célèbre discours au collège des Bernardins le lundi 9 avril 2018, le président Emmanuel Macron tient à rectifier la fausse trajectoire empruntée par la laïcité en France. Sans ambages, il dit : *« Je considère que la laïcité n'a certainement pas pour fonction de nier le spirituel au nom du temporel, ni de déraciner de nos sociétés la part sacrée qui nourrit tant de nos concitoyens... Je crois que la politique, si décevante qu'elle ait pu être aux yeux de certains, si desséchante parfois aux yeux d'autres, a besoin de l'énergie des engagés, de votre énergie. Elle a besoin de l'énergie de ceux qui donnent du sens à l'action et qui placent en son cœur une forme d'espérance. Plus que jamais, l'action politique a besoin de ce que la philosophe Simone Weil appelait l'effectivité, c'est-à-dire cette capacité à faire exister dans le réel les principes fondamentaux qui structurent la vie morale, intellectuelle et dans le cas des croyances spirituelles. C'est ce qu'ont apporté à la politique française les grandes figures que sont le Général de Gaulle, Georges Bidault, Robert Schuman, Jacques Delors ou encore les grandes consciences françaises qui ont éclairé l'action politique comme Clavel, Mauriac, Lubac ou Marrou et ce n'est pas une pratique théocratique ni une conception religieuse du pouvoir qui s'est fait jour mais une exigence chrétienne importée dans le champ laïc de la politique. »*

Sous son scalpel analytique, le président Macron décrypte le processus de dégénérescence morale de nos sociétés actuelles, poussant les gens à cultiver le désengagement et l'insouciance, et déclenchant par le fait même une sorte d'hémorragie de l'être fatale. Il fait remarquer que *« ce qui grève notre pays...ce n'est pas seulement la crise économique, c'est le relativisme ; c'est même le*

1 . Julia Kristeva, *Cet incroyable besoin de croire*, Bayard, Paris, 2007, p. 39.

nihilisme ; c'est tout ce qui laisse à penser que cela n'en vaut pas la peine. Pas la peine d'apprendre, pas la peine de travailler et surtout pas la peine de tendre la main et de s'engager au service de plus grands que soit. Le système, progressivement, a enfermé nos concitoyens dans « l'à quoi bon ».

Certes, la dimension métaphysique et spirituelle de l'homme se voit s'éroder de plus en plus par des théories athéistes et nihilistes, et par conséquent réductionnistes de la multidimensionnalité originelle de l'homme. Ce dernier se surprend à être ramené à un statut ontologique amoindri, se manifestant comme la résultante de l'évolution intrinsèque de la matière, commandée vigoureusement par la notion de hasard. Aucune finalité, aucun projet existentiel présidant à cette existence incommensurable et assiégée par beaucoup d'inconnues et de mystères. Le nihilisme, lui, vient exaspérer la problématique sémantique de l'être, en mettant le néant en alpha et en oméga de l'existence. La culture de l'absurde atteint de la sorte des niveaux dangereusement élevés, poussant l'homme à vivre tristement le non-sens total et le *spleen*.

Dans les archives américaines de psychiatrie, un numéro spécial fut consacré aux témoignages des malades cancéreux, recueillis dans un hôpital équipé exprès pour admettre des patients en phase finale. On s'est aperçu que les malades athées vivaient des douleurs atroces, avec angoisse terrible, doublée du non-sens total de leur souffrance. Tandis que les patients croyants vivaient un degré inférieur d'inquiétude et conféraient à leur souffrance une dimension spirituelle, transformant leur calvaire en douleur de l'accouchement. Ils voyaient dans la dégradation de leur physique un passage graduel à une existence, ontologiquement différente, rejoignant par là ce que Teilhard de Chardin disait à ce sujet, « si je meurs, je change d'état ». Cette croyance dans l'au-delà leur permettait de réduire sensiblement le degré d'anxiété et de maintenir la flamme des attentes d'une vie future, bien meilleure que celle qu'ils menaient dans la vallée des larmes.

Non moins révélateurs sont les derniers moments du Président François Mitterrand, sur son lit de mort. Baptisé catholique, il ne tarde pas dans sa jeunesse à devenir agnostique. Cependant, il sera toujours en quête du sens. Aussi viendra-t-il souvent à Taizé pour rencontrer frère Roger et les jeunes en prière. Atteint d'un cancer de la prostate, il continue néanmoins à gouverner la France. Après la fin de son mandat, sa santé générale se détériore. Les séances de chimiothérapie finissent par générer des douleurs insupportables. Il s'enquiert

auprès de son médecin de la possibilité d'arrêter le traitement. Son médecin lui dit que l'arrêt signifie mort imminente. Le Président Mitterrand émet alors un jugement appréciatif sur la vie en tant que telle. Il dit que la vie est absurde. Et à l'endroit de la mort, il dit que si l'on n'arrive pas à élucider le mystère de la mort, en revanche, on le vit entièrement. Devant l'échec de la médecine et la dégradation irréversible de son corps, à quoi peut-il encore s'accrocher ? Aux données de base de l'agnosticisme ? Aux principes sublimes de la République ? Aux nobles préceptes du socialisme ? Ou bien aux « valeurs » de la spiritualité laïque, ou aux exercices « spirituels » sécularisés de New Age ? Il demande un bout de papier et il écrit : « *une messe serait possible* ». Ainsi, à la dernière minute, François Mitterrand, habité, comme tout homme d'ailleurs, par le désir d'éternité, renoue avec l'espérance chrétienne et s'embarque dans le long voyage pour un autre mode de vie. Un office funèbre sera célébré à la mémoire de François Mitterrand dans la cathédrale N-D de Paris, en présence d'une soixantaine de chefs d'Etat et de gouvernement. Mgr Lustiger prononce l'homélie et cite les derniers écrits de François Mitterrand : « *Des civilisations avant nous regardaient la mort en face, aujourd'hui non. Il y a sécheresse spirituelle. Le rapport à la mort n'a jamais été aussi pauvre* », ainsi commencent les dernières lignes de F. Mitterrand. *C'est un mortel qui s'adresse à d'autres mortels. Il y a 7 ans, F. Mitterrand visitait un hôpital à soins palliatifs... « Le corps rompu au bord de l'infini, un autre temps s'établit ».* F. Mitterrand posait cette question : « *N'y-a t'il pas dans l'homme une part d'éternité ?* ».

Ce constat tragique de la condition humaine, après l'effondrement de la croyance religieuse en Europe et l'écroulement de la spiritualité y afférente, Claude Imbert nous le communique sur un registre on ne peut plus pathétique et tourneboulant : « *Nos vieilles boussoles désormais s'affolent et nous n'en avons point de nouvelles. Les traités séculaires que le Dieu d'un temps chrétien avait conclus avec nos peuples sont déchirés. Quel nouveau dieu, quelle idole, quelle nouvelle Parque succéderont au ciel de jadis pour rêver notre avenir ? Mystère !* »¹. Claude Imbert met de la sorte en saillie le vide métaphysique et par conséquent spirituel énorme laissé par la dégénérescence du religieux. Plus d'horizons transtemporels pour notre passage terrien. Tout est suspendu exclusivement à l'instantanéité consommatrice, au temps destructeur, sans

1 . Claude Imbert, *Ce que je crois*, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 1984, p. 17.

aucune ouverture à un au-delà, à une autre vie, à un autre mode d'existence qui donne sens à un ici-bas médiateur et évanescent. Cette carence pousse l'humanité sur les chemins de nulle part. Pour Claude Imbert, « ... *le handicap intellectuel de notre temps est de raisonner dans une perspective moribonde sur un avenir indéchiffrable, de raisonner en hommes anciens de l'avènement possible d'un homme nouveau.* »¹ D'autre part, il trouve dans l'analyse du désarroi des temps modernes que conduit l'écrivain tchèque, Milan Kundera, un précieux et parfait éclairage : « *L'unique vérité divine s'est décomposée en centaines de vérités relatives que les hommes se partagent. Ainsi naquirent les temps modernes.* »²

Cela dit, il n'en est pas moins intéressant de signaler que Claude Imbert n'entretient aucune relation privilégiée avec la foi religieuse. Il valorise les forces de la foi, en homme incroyant. Il se présente comme « *orphelin de l'arche chrétienne dont il peint le naufrage* », et décrit non sans amertume « *le lent ébranlement de l'ordre chrétien, clé de voûte d'un système spirituel, moral, économique et politique qui se craquelle* ». En toutes lettres, il dit : « *Je n'ai, je le confesse, aucun don, ou aucun goût, pour le transcendant, pour les Vérités d'en haut, pour les vérités "révélées". Si une vérité majuscule existe, ma conscience se décourage d'avance de la savoir confinée dans l'au-delà, isolée du monde sensible où nous sommes. ... Plus j'avance en âge, plus je m'éloigne – et combien font de même ! – du grand meccano humaniste qui confine le « réel » absolu (celui de Dieu, du sacré, de l'Être, de l'essence, que sais-je encore ...) dans l'inatteignable et l'imperceptible.* »³

Toujours est-il que Claude Imbert ne se réjouit nullement de cette aversion à l'endroit du religieux révélé qui a été effectivement la matrice d'une grande civilisation, celle de l'Europe chrétienne. Il met cette répugnance dans le cadre d'une complexion caractérielle, favorisant ce genre de rejet principiel. « *Cet enracinement, renchérit-il, ce refus de l'envol, je ne le prêche nullement. Mais enfin, c'est le mien ! Il est d'ailleurs possible – je l'indique en passant – qu'il me vienne tout platement d'une disposition de nature à aimer la vie instantane, vue, entendue, saisie, à portée de main, à portée de vue, à portée de lèvres.* »⁴

1 . Ibid., p. 19.

2 . Ibid., p. 21.

3 . Ibid., pp. 25-26.

4 . Ibid., p. 26.

Il n'en demeure pas moins évident que cette autoanalyse révèle jusqu'à quel point la fragilisation poussée de la spiritualité chrétienne en Europe génère une énorme crise de valeurs et une grande déstabilisation socioculturelle. Les ersatz qu'on préconise pour combler les brèches spirituelles laissées par l'effondrement du christianisme, à savoir l'insolite patchwork de croyances diverses que met en avant le New Age, culminant en Europe avec l'image du Christ, présentée comme « principe » ou une « énergie » plutôt qu'une personne, la spiritualité laïque qui reprend les principales « valeurs » chrétiennes et les ampute de leur arrière-fond théologique, ou bien la soi-disant et la nébuleuse « fraternité » prêchée par la franc-maçonnerie, n'ont pas tardé à dévoiler leur défaillance. Là-dessus, le célèbre livre de Julia Kristeva, que j'ai cité plus-haut, est suffisamment éloquent. En définitive, un point de recoupement de tous ces courants de pensée, sécularisés à outrance, c'est bien, comme le diront si pertinemment Claude Imbert, Julia Kristeva et tant d'autres, « l'impasse ».

Ce malaise d'une civilisation, déboussolée et en dérive, despiritualisée religieusement et sevrée de toute sorte d'apport métaphysique, Claude Imbert, en transfuge désillusionné, le peint dans des termes on ne peut plus adéquats et révélateurs : *« Vous l'imaginez bien, c'est une situation inconfortable pour un non-croyant de ma sorte que de se sentir en même temps aussi solidaire d'une histoire, d'une civilisation, d'une culture labourées et ensemencées par l'imaginaire judéo-chrétien. Comme je ressens avec chagrin le déclin d'une épopée occidentale qui fut longtemps celle de la Croix, et que je trouve dans le déclin de la foi chrétienne une forte composante de cette décadence, j'ai le sentiment que, dans mon incroyance, je trahis ma propre histoire, en somme que je concours à son (mon) propre anéantissement. Misères du transfuge : le sentiment heureux d'épanouir ma liberté personnelle sur les ruines de croyances pour moi moribondes se trouve corrompu par le constat, tout alentour, d'un effondrement social et politique qu'entraîne la ruine des croyances et des valeurs qu'elles avaient inspirées. Une fatalité emporte ma raison et mes assentiments les plus irréductibles, en quelque sorte, hors de moi-même, je veux dire hors d'une certaine histoire dont je me sens constitué »*¹.

Il est à noter par ailleurs que la sécheresse spirituelle, d'un point de vue religieux, qui ravage la majeure partie de l'Europe, est également exacerbée par le fait que toute la vie de l'homme est uniquement confiée à la raison, comme

1 . Ibid., pp. 27-28.

seule instance fiable, à l'exclusion des autres références, non moins constitutives de la vérité complexe de l'homme et de la société. Cette déviation létale, Claude Imbert l'aborde dans les termes suivants : « *En fait, nous souffrons de cette prétention de la raison à organiser le monde et la société, de son impuissance à reconnaître qu' " une infinité de choses la dépassent " , de sa vanité à imposer le carcan d'on ne sait quel schéma directeur pour le bien de l'humanité. Ce fut durant toute ma génération l'obsession intellectuelle et la faillite de la gauche cartésienne. Simplifions : dans l'héritage occidental, la mécanique rationnelle étouffe la tradition spirituelle et morale. Et la « vanité fatale » de la raison nous mène à l'impasse. »¹*

L'érosion du religieux s'est nocivement répercutée sur la vitalité de la société et sur l'enthousiasme qui préside au renouvellement des générations. L'homme qui est présenté dans la Bible comme l'être le plus sublime sur terre, sa haute dignité découlant de son statut d'être créé à l'image de Dieu et avec sa ressemblance, se surprend à être ravalé au rang de n'importe quel être vivant, sortant du néant par l'évolution intrinsèque de la matière, et y rentrant fatalement par la mort. À la grande et lancinante question qu'est-ce que la vie, Darwin avait cru pouvoir répondre en faisant remarquer que « dans son sens biologique le plus large, [...] l'évolution est un processus au cours duquel la vie émerge de la matière inerte et se développe ensuite entièrement par des moyens naturels ».

Cette théorisation réductrice de la grandeur inégalée du phénomène de la vie, revenant à ramener l'émergence de la vie à une évolution intrinsèque de la matière, a néanmoins fasciné le monde scientifique. Ainsi tant de chercheurs s'étaient-ils attelés à la mission de créer la vie dans les laboratoires à partir des équations chimiques complexes. Jusqu'ici, toutes leurs tentatives se sont soldées par un échec. Et à présent, d'aucuns se demandent à raison pourquoi ce qui se serait passé à l'origine de la vie ne réussit plus de nos jours à faire sortir la vie de la matière. La réponse apportée par le darwinisme signale que le processus, qui avait été au principe de la vie, s'étendit sur des millions d'années après l'émergence de la matière. Cette idée-là a régné inébranlablement plus d'un siècle sur la science.

Toujours est-il que cette hypothèse heuristique considérée comme évidence ou axiome pour toute cette période a été profondément ébranlée par les

1 . Ibid., p. 30.

bouleversantes découvertes effectuées par l'équipe de chercheurs conduite par le professeur Mark Harrison de l'université de Californie à Los Angeles à Jack Hills dans l'ouest d'Australie. En relatant cet événement majeur, on souligne que : « *"La découverte, faite à partir de graphite emprisonné dans des cristaux anciens, pourrait signifier que la vie a commencé presque immédiatement après la formation de la Terre. Les chercheurs l'ont décrite comme 'un progrès scientifique potentiellement transformationnel' »*. Il s'ensuit que le phénomène de la vie et la complexité irréductible de la cellule vivante se refusent à se laisser expliquer par des théories simplifiantes et réductrices. Jusqu'ici, tous les phénomènes de la nature montrent que la vie ne vient que de la vie. La vie se manifeste certes à travers la matière, mais sans pour autant se confondre avec elle.

Sur cet héritage athéisant et réduisant par le fait même le phénomène de la vie à un simple élément de la matière, viennent se greffer plus tard des approches pseudo-philosophiques, mélancoliques, maussades et tristes. Pour Michel Onfray, dans son ouvrage *La puissance d'exister*, il est dénué de sens de penser doter la société de nouvelles énergies, dans le but de lui assurer une véritable pérennité. « *La possibilité physiologique de concevoir un enfant, dit-il, n'oblige pas au passage à l'acte – tout comme le pouvoir de tuer ne génère en rien le devoir d'accomplir un homicide. Si la nature dit : " Vous pouvez ", la culture n'ajoute pas forcément : " Donc vous devez ". Car on peut soumettre ses pulsions, ses instincts et ses envies à la grille analytique de la raison. Pourquoi faire des enfants ? Au nom de quoi ? Pour en faire quoi ? Quelle légitimité a-t-on pour faire surgir du néant un être auquel on ne propose, in fine, qu'un bref passage sur cette planète avant retour vers le néant dont il provient ? »*¹

En athée de service, Michel Onfray ne voit dans les religions et notamment dans la spiritualité prêchée par le christianisme qu'une castration de la pensée et de l'élan de la vie. Pour lui, la religion rime avec état pathologique. Aussi appelle-t-il à une purification de l'athéisme des dépôts résiduels du christianisme : « *Un athéisme postchrétien. L'expression athéisme postchrétien pourrait donner l'impression d'une redondance : le seul substantif laisse croire qu'on a dépassé le christianisme et qu'on se situe en aval de la religion. Mais en vertu du principe d'imprégnation judéo-chrétienne de l'épistémè de notre époque, l'athéisme est lui aussi marqué au fer catholique. De sorte qu'il existe*

1 . Michel Onfray, *La puissance d'exister*, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 2006, p. 134.

un athéisme chrétien et que l'expression, sous son apparence oxymorique, caractérise un véritable objet conceptuel : une philosophie qui nie clairement l'existence de Dieu, certes, mais qui reprend à son compte les valeurs évangéliques de la religion du Christ... Le ciel est vide, d'accord, mais le monde peut vivre mieux avec l'amour du prochain, le pardon des fautes, la pratique de la charité et autres vertus anciennement baptisées générosité, compassion, miséricorde, gratitude, prudence, tempérance, etc. »¹

Nombre impressionnant de critiques opposent une fin de non-recevoir aux analyses « pathologiques » que conduit Michel Onfray. Ils affirment que le christianisme ne castré ni la pensée ni l'agir. La fécondité culturelle, affirment-ils, (artistique, philosophique, littéraire, architecturale, scientifique), et humanitaire du christianisme a été le terreau de la modernité. D'autres athées, enchaînent-ils, beaucoup plus honnêtes, comme André Comte-Sponville ou Luc Ferry le reconnaissent. De même, on évoque les observations subtiles et lumineuses fournies par le psychiatre viennois Victor Frankl, fondateur de la logothérapie, suite à son expérience des camps de la mort. Il soutient que certaines névroses dérivent d'un refoulement de la dimension religieuse ... et que c'est ce sens religieux qui l'a aidé à résister à l'épreuve, lui permettant de garder confiance et espérance.

Quant à voir dans la spiritualité religieuse une pulsion de mort, comme l'affirme à tout de bout de champ Michel Onfray, beaucoup de plumes révoltées rétorquent en rapportant, entre autres, l'extraordinaire livre-reportage de Luc Adrian *Des fleurs en enfer, Fioretti du Bronx*, aux Presses de la Renaissance 2004. Comme tout un chacun le sait, New York est le regroupement de cinq villes, dont le Bronx. Ce dernier est l'un des plus vastes quartiers de pauvreté des Etats-Unis. En 1987, huit frères capucins, poussés par le désir de renouer avec la rigueur de la règle de saint François, se décident à s'engager en plein auprès de ces laissés pour compte. L'archevêque de New York en ce temps-là, le cardinal O'Connor, leur conseille de « *suivre le Christ jusqu'à la croix en allant vivre au cœur de la pauvreté, dans cette zone de non droit* ». Vingt ans après, ce quartier de misère, de drogue, de violence, se transmue, grâce à la présence rayonnante et apaisante de ces *semeurs d'espérance*, en espace sensiblement plus humain et en havre de vie. On se demande là à bon escient, où est la pulsion de mort ?

1 . Ibid., pp. 94-95.

D'un autre côté, il n'en est pas moins utile de citer l'article tonitruant d'Edgar Morin dans le Monde, le 18 janvier 2011, sous le titre « *Les nuits sont enceintes et nul ne connaît le jour qui naîtra* », pour voir si vraiment les temps modernes et postmodernes, délestés des « *pathologies religieuses* », à tout le moins en Europe, ont vraiment permis la gestation d'un monde nouveau, plus humain et plus pacifique. Le sociologue et le philosophe peint là un tableau sombre et triste de l'évolution de la conjoncture mondiale : « *La marche vers les désastres va s'accroître dans la décennie qui vient. A l'aveuglement de l'homo sapiens dont la rationalité manque de complexité, se joint l'aveuglement de l'homo demens possédé par ses fureurs et ses haines. La mort de la pieuvre totalitaire a été suivie par le formidable déchaînement de celle du fanatisme religieux et celle du capitalisme financier. Partout les forces de dislocation et de décomposition progressent. Toutefois, les décompositions sont nécessaires aux nouvelles compositions, et un peu partout celles-ci surgissent à la base des sociétés. Partout, les forces de résistance, de régénération, d'invention, de création se multiplient, mais dispersées, sans liaison, sans organisation, sans centres, sans tête. Par contre, ce qui est administrativement organisé, hiérarchisé, centralisé est sclérosé, aveugle, souvent répressif.* »

Bref, l'effondrement de la spiritualité religieuse et l'émergence du fanatisme religieux aveugle et aveuglant, exaspérés par la défaillance des spiritualités sans horizons métaphysiques, et la stérilité des promesses de bonheur dans des cités « sans Dieu », poussent l'humanité à cultiver le non-sens total de la vie. Pour nous ressaisir sur la pente du désespoir, nous ne trouvons pas de plus adéquat que le recours à la splendide sagesse des grands philosophes de l'Antiquité, notamment aux conseils d'Aristote, dans son *Ethique à Nicomaque* : « *il ne faut donc pas écouter les gens qui nous conseillent, sous prétexte que nous sommes des hommes, de ne songer qu'aux choses humaines, et, sous prétexte que nous sommes mortels, de renoncer aux choses immortelles. Mais, dans la mesure du possible, nous devons nous rendre immortels et tout faire pour vivre conformément à la partie la plus excellente de nous-mêmes, car le principe divin, si faible qu'il soit par ses dimensions, l'emporte, et de beaucoup, sur toute autre chose par sa puissance et sa valeur* »¹.

1 . Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Livre X, Garnier-Flammarion, p. 483.

En somme, recouvrer le sens spirituel originel de l'être est la seule bouée de sauvetage pour rendre à l'homme la joie de vivre et l'espérance de mourir dans un ici-bas cadencé au rythme de l'au-delà déjà là.